



ninachani

Basta! est un fanzine féministe non-mixte.

Qui sommes-nous?

Pour beaucoup anciennes membres du collectif anti-patriarcat de Lille, nous avons participé à un projet qui nous a amenées à exprimer publiquement les raisons pour lesquelles nous sommes féministes. Une dynamique est née au sein du groupe.

Pourquoi non-mixte?

La non mixité nous permet d'abord de comprendre les raisons de l'oppression que nous subissons et de créer des espaces de liberté et d'expression à l'abri des normes soi-disant universelles. Le but est d'y inverser le système de valeurs pour y faire notre révolution c'est à dire l'ébranlement à un premier niveau de la société sexiste, homophobe, raciste et capitaliste dans laquelle nous tentons de surnager. Enfin, nous pouvons avoir la satisfaction de tout prendre en mains de A jusque Z, nous qui sommes toujours présentées comme de perpétuelles assistées, faibles et sans ressources.

La non mixité c'est aussi la certitude que la domination masculine ne s'exercera pas dans cet espace, même si cela ne résout pas le problème des autres formes de domination (culturelles, sociales, de couleur de peau ...) dont nous devons être conscientes pour ne pas les reproduire. Trouver des supports d'expression, de communication et d'échange accessibles à toutes est une de nos préoccupations.

Nous croyons au changement par la lutte.

Nous voulons lutter toutes ensemble sans distinction d'âge, de classe sociale, de couleur, de culture, de religion.

La création artistique est une forme de lutte, un moyen de se réapproprier son imaginaire, son identité, son espace et un formidable moyen d'échanges. Créer son monde c'est d'abord se définir soi-même et savoir qui on est est la première étape vers l'autonomie, la liberté.

C'est donc pour cela que «Basta!», est un espace où sera publié ce que disent, écrivent, dessinent, photographient, chantent, pensent ... les femmes. Un relais de ce qu'elles organisent, créent ici ou ailleurs. Un espace où les informations spécifiques aux femmes, à leurs luttes, à leurs problèmes ou à leurs joies circuleront. Un espace d'échange, parce que toutes nous avons à apprendre des autres.

N'hésitez pas à réagir, à nous envoyer vos remarques, colères, réactions, à nous faire part de vos découvertes, vos indignations, votre enthousiasme... à nous envoyer vos textes, chansons, dessins et tout ce que vous voudriez voir publié.



Mail : basta@no-log.org

Adresse postale :

**Basta! - CCL
4, rue Colmar - 59 000 Lille**

**Une participation de soutien à prix libre peut être apportée ponctuellement ou sous forme d'abonnement.
Contactez nous!**

Rentre ton ventre
Tiens-toi droite.
Sèche tes cheveux.
Garçon manqué

A douze, treize ans
Culotte tachée de sang.
Paroles de la mère : « fais attention »
Attention à quoi ?

Et celle qui
N'avait pas de seins
La toute-plate dont on avait pitié

On s'enfermait des après-midi durant
Dans le noir,
- Dehors le soleil brûlant -
On amenait des cassettes
De la disco et des slows :
C'était la foire aux filles.

Et celles qu'aucun garçon
N'invitait jamais à danser ;
Inviter un garçon – on disait un mec –
Fallait pas y songer

On s'racontait des trucs.
On s'expliquait les choses.
On attendait notre tour.
On mesurait
Le tour de nos cuisses.

Et celle
qui faisait tressauter ses seins ronds précoces
Dans le dortoir
Pour épater les autres.

La tornade rouge
C'était les règles;
C'était un code.

On sortait,
Puis on cassait ;
Parfois on était cassé.
On s'appliquait
A embrasser
Comme on nous l'avait
Expliqué.

Et celle dont on disait :
Y a que le train
Qui lui est pas passé dessus.

Et celle à qui ses frères et sœur crachaient :
Grosse dondon
Parce qu'elle n'était pas maigre
Et qui ne sortait plus
Et qui se cloîtrait dans sa chambre
Volets fermés
Pour écouter la radio
A longueur de journée

On attendait
Qu'un garçon nous invite à danser.
On attendait
On se laissait alors poliment marcher sur les pieds
Il frottait parfois son ventre au nôtre

Et celle qui, la fête terminée
Disait à sa copine
Sans joie
« Je l'ai fait »

Et celle qui
Avait un mec depuis deux ans
On les enviait
Casés
Deux petits vieux âgés de treize ans
On vomissait

Ce qu'on mangeait.
On tenait
Des petits carnets secrets
On patientait
On s'impatientait
Et celle qui faisait la une des magazines

Elle dont les seins
Dont les cuisses
Dont le ventre

Et celle qui prenait des douches
Avec un homme marié : une traînée

Ces robes fragiles
avec lesquelles il était impossible d'aller se rouler
dans le sable
Ces robes que je finissais toujours
Par tacher
Déchirer

Des années à n'être que le reflet
De ce qu'on imaginait
Qu'il fallait être

Sandra Montant



SOS Violences conjugales ! - Ecoute téléphonique, information, accueil , soutien, aide assuré par l'association «**Ecoute Brunehaut**». Service anonyme et confidentiel.

Tel : LIEVIN 03 21 70 82 75
LILLE 03 20 57 94 27

«**Femmes solidaires**», association spécialisée dans le **droit des femmes** tient une permanence tous les **3ème lundi** de chaque mois de **14h à 15h30** à la **maison de quartier de Wazemmes**, 36 rue d'Eylau, 59000 Lille - tel : 03 20 54 60 80

Pendant toute mon enfance on m'a mis dans le crâne que j'allais un jour rencontrer le prince charmant, bien sûr....., il n'aurait pas été de bon usage de féminiser cette rencontre, bien entendu!

J'ai grandi dans ce mythe de l'amour qui dure, de l'exclusivité amoureuse et de l'exclusivité sexuelle.

Cette société capitaliste, patriarcaliste, normalisatrice, voudrait me voir ranger arbitrairement mes relations dans des tiroirs étiquetés... Le couple est un de ces tiroirs, statut, norme sociale. Le couple est considéré comme une condition nécessaire à mon épanouissement.

Dans la sphère familiale, relationnelle,... j'entends toujours ces fichus questions : "Toujours pas de petit copain?" , "Tu as l'âge de te marier maintenant?», ou encore "Comment vont tes amours?"et la liste est longue. Le couple revient à me mettre une étiquette, me ranger dans ce tiroir, dans cet espace, où l'image en elle-même de celui-ci m'étouffe, me camoufle.

Et lorsque l'on me demande : "Madame ou Mademoiselle" en regard entendu. Alors là, c'est la corde autour de mon cou qui me fait ravalier ma salive au lieu de lui cracher dessus. Interpellation perverse, à mes yeux, pour marquer mon appartenance à...

Je trouve personnellement le thème du couple assez chiant. Le couple en tant que mode de relations interpersonnelles basé sur l'exclusivité nous est imposé comme norme socioculturelle où se cantonnent deux personnes, ne laissant pas d'espace pour l'autonomie. Je refuse cette étiquette, cette norme.

Je veux pouvoir aimer différentes personnes, à divers degrés de proximité affective et/ou sexuelle, construire différentes relations dans le temps ou fugitivement, simultanément ou non.

En tant que personne, mes comportements sont construits socialement; mes sentiments, mes ressentis et mon rapport à l'autre... Je ne peux pas me mentir à moi-même. Je ne peux donc pas décréter que je ne ressentirai plus, que je n'exprimerai plus ni possessivité, ni dépendance affective, ni toutes les autres émotions ou attitudes que je refuse d'un point de vue théorique.

Je veux pouvoir vivre d'autres alternatives comme la non exclusivité, qui tout en se vivant, se pense.

Je ne peux me résoudre à laisser la dictature du non-dit réguler, par défaut, mes rapports amoureux.

Adopter en la matière une posture spontanéiste revient à supposer que mon ressenti s'adaptera, de lui même, à mes idées. Ce serait laisser libre cours au processus de refoulement de celles, parmi mes émotions, qui entreraient en opposition avec mes opinions. Partir de cette supposition ne peut que créer et/ou renforcer le décalage entre mes attentes et celles de mes «partenaires».

Ces considérations m'amènent donc à rechercher, à construire des relations , au sein desquelles il pourrait être aisé, à moi et à mes «partenaires», d'exprimer, d'extérioriser attentes et envies, frustrations et déceptions.

Mais il est selon moi important de prendre le temps, de ne pas se satisfaire d'une façade officielle reluisante et politiquement correcte, de prendre du recul et de réviser son point de vue à mesure que la situation évolue.

Ainsi, peut-être, est-il possible de construire l'autonomie.

L'articulation entre l'individuE et le collectif est un combat permanent. Y compris quand le collectif ne rassemble que deux personnes.

Naïta



CHAMBOUL' TOUT

On entend souvent dire aux petits garçons qui se mettent à pleurer pour une raison ou pour une autre « Pleure pas, t'es pas une fille ! », comme si seules les filles étaient pourvues de glandes lacrymales qui produisent les larmes, comme si seules les filles pouvaient être tristes à en pleurer.

Les garçons auraient le droit d'être tristes, certes, mais pas de le montrer ! Cacher ses sentiments, être de vrais durs à cuire, montrer sa force de caractère, voilà ce que la société attend des garçons et aussi des hommes.

Les filles quant à elles sont considérées comme plus fragiles, plus douces, plus pleurnichardes aussi (on emploie d'ailleurs ce dernier mot très rarement au masculin).

Mais les filles ont-elles un gène de la sensibilité plus développé que les garçons ? Pas du tout. C'est l'éducation qui nous fabrique en grande partie : si, dès qu'il est petit, on ridiculise un garçon qui pleure, il aura tendance à moins pleurer, à tout garder en lui, par crainte de la honte ou de la réprimande ! Et la logique se poursuit : il prend l'habitude de moins pleurer et donc on a l'impression qu'il est moins sensible. En réalité, il a seulement appris à bien le cacher !

La Famille l'a tuée.

Naissance et mort dans un même terme réunis.

Grande, mince presque maigre, pâle, fantomatique, maladroite, mal à l'aise, muette...
Bouche muette, corps muet ; adolescente enfermée, renfermée, recroquevillée, assommée.

Son père : intransigeance, exigence, action. Il se plaisait à entretenir le mythe de la fille amoureuse de son père et elle y croyait.

A l'époque, elle ne pense pas, il la pense
Elle ne fait pas, il la fait,
Elle ne parle pas, il le fait
Elle ne se construit pas, il la détruit.

Se rendre indispensable, se montrer attentionné, protecteur, il savait si bien le faire, pour la rendre.... infirme, incapable de toute initiative, incapable d'avancer seule : son bâton d'aveugle.

Son père : une forte personnalité, des connaissances et des expériences impressionnantes à ses yeux à elle ; elle se sentait insignifiante, elle était complexée.

Il parlait beaucoup mais ne partageait rien. Fille indigne de recevoir ? Fille trop fragile, trop douce ? Non, père trop sûr de ce qu'elle devait être ! Il fallait la protéger, l'entourer, l'isoler, l'étouffer, l'écraser.
Seuls des hommes avaient le droit de pénétrer le sanctuaire de la vie du mâle de la famille : les petits copains, les amis... Il pouvait leur raconter pendant des heures et des heures, il avait son public attentif et admiratif et elle n'était qu'une ombre, suspendue à ses lèvres à lui.

Mais des accès de colère la déconcertaient, ils juraient avec le portrait trop parfait... brisure.

Colérique ? susceptible ? caractériel ? excessif ?

Elle a souvent cherché un mot à mettre sur ce qu'elle n'aimait pas, sans jamais pouvoir le lui dire, sans jamais oser, de peur que...

Mais non : oppressif, sexiste, paternaliste, VIOLENT.

Aujourd'hui, elle sait que tout ça n'avait rien à voir avec un soi-disant trait de caractère.

Il lui a fallu 25 ans pour se le dire. Le père lui avait cousu la bouche.

La parole, le verbe, son domaine à lui, son plaisir, son miroir.

Couper la parole, prendre la parole, arracher la parole à elle et à sa mère. La garder. Il la corrigeait sans cesse, lui indiquait la bonne façon de s'exprimer. Et si ça ne marchait pas, l'impatience, la crise.

Colérique ? excessif ? susceptible ? caractériel ? Elle a longtemps cherché le mot qui pouvait le définir.

Mais non, VIOLENT. D'une violence sans autre limite que le moment où il avait la conviction d'avoir triomphé.

Quand le ton monte, quand le verbe cingle, quand les mots claquent, quand les insultes montent ; ses jambes tremblent, son corps se fait alarme. Les coups ne sont pas loin, elle sait.

Les mots, les coups, deux outils pour une même violence.

Les mots du père les rabaissaient, les humiliaient, les écrasaient, elle et sa mère. Pas de la même façon : des coups de hache portés avec tendresse pour elle,
des coups de hache portés avec haine pour sa mère.

Les mots la transformaient en morte : le corps, et l'esprit

Les coups achevaient le travail.

Pantin désarticulé.

Poupée de porcelaine téléguidée.

Elle ne se rendait pas compte de la perversité de ce langage tendre qu'il adoptait souvent « mon p'tit bout », « ma fille à moi » « ma... », « ma... », « ma... »

Il la dépossédait d'elle-même et anéantissait toute possibilité de révolte.

A l'extérieur, elle était souriante, toujours aimable, à l'excès, timide, douce, joyeuse, discrète, gentille, sensible. Des qualificatifs qu'il avait aussi décidés.

Mais regardez-la !

Regardez-la ! Ce n'est pas ça !

La société refusait de voir ce qu'elle avait engendré : monstruosité d'un visage paternel à deux faces.

En société, il paraissait drôle, cultivé, charmant, attentif au bien être de ses proches. Il se disait pour une éducation libre, il s'enorgueillissait d'avoir créé un lien avec elle.....

Une chaîne, en réalité ... un contrôle permanent sur ce qu'elle faisait, disait, pensait ... pour son bien, pour son avenir, pour son intérêt, par amour Bien sûr.

Le reste, de la poudre aux yeux ... Mais entre les autres et elle il y a souvent eu lui.

« T'as de la chance, il est génial ! », « Te plains pas, ça pourrait être pire », « Il doit être trop cool avec toi », « J'aimerais bien avoir un père comme le tien »...

Compliments qui la faisaient vomir.

Ne pas réussir à partir
S'engluer dans la dépendance
Se perdre dans un amour imaginé, idéalisé
Cacher la réalité
Prendre des coups

Elle a trop longtemps partagé tout ça avec sa mère. Maintenant, elle est féministe. Sa mère non. Maintenant elle essaie de vivre pour elle-même, sa mère non. Maintenant, elle commence à s'accepter, sa mère non. Maintenant, elle essaie de penser à ce qu'elle veut vraiment être, sa mère non. Maintenant, elle regarde son père avec lucidité, intransigeance, sa mère non. Maintenant, elle lutte, sa mère non. Séparation, libération ... Elle a culpabilisé pour ça, la famille l'y a aidé. Maintenant, elle arrête, ça aussi ... en partie ...

Un pas en avant, dix pas en arrière, mais elle avance, seule.

Entre sa mère et elle c'est « Tu devrais être plus gentille, il n'a pas toujours tort, ton père ! »
Oui ... mais ... maladie, dépression, cachets, opérations, larmes, douleurs, tristesses, solitude, désespoir, dépendance, oppression, violence..

Elle a dans la tête des images de sa mère, gaie.
Elle se demande si elle ne les a pas rêvées.

Conversation familiale banale :

La mère « Tu veux me faire mourir ! »

Le père « Et ta connerie, elle va mourir ! »

Sa mère avait annoncé qu'ils allaient divorcer, se quitter, partir.
Elle l'a attendu et elle a été malade que ça ne se fasse pas.

Famille cocon, famille prison.

La Flibustière

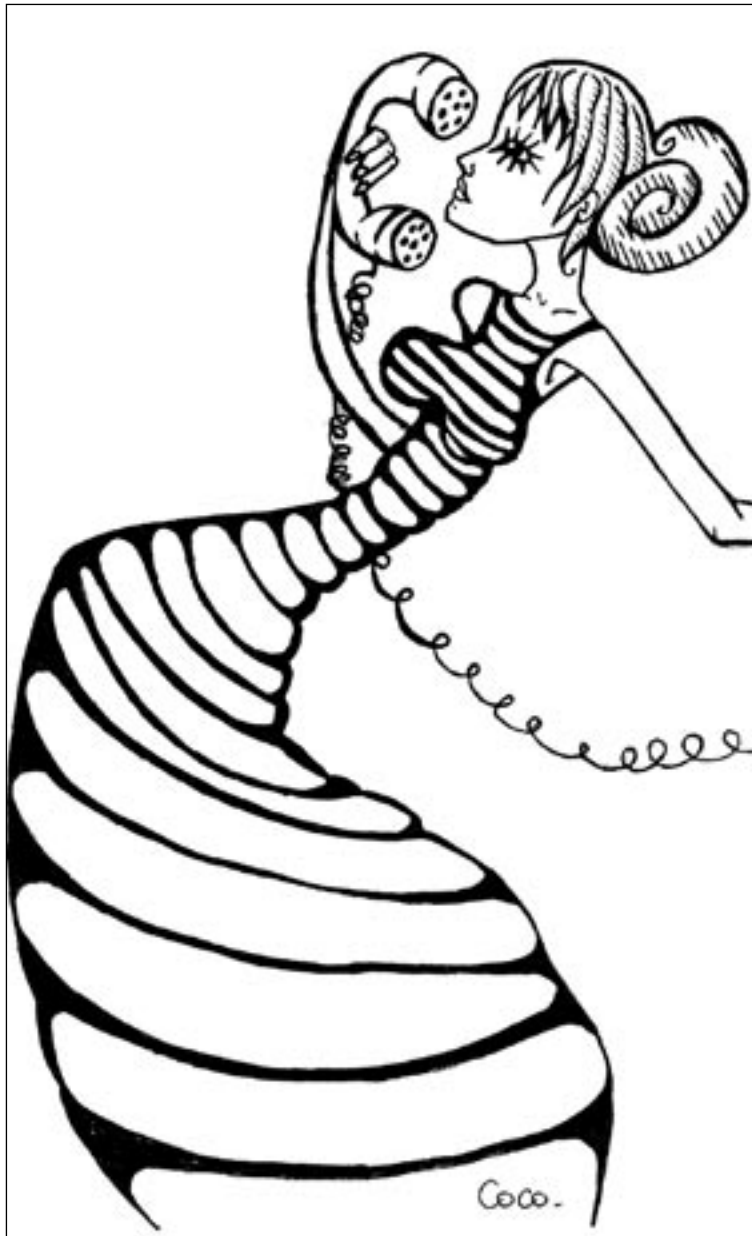


Chloé Delaume, *Le Cri du sablier*, Folio, Gallimard, 2001.

J'ai découvert Chloé Delaume par hasard, suite à un portrait fait d'elle par le journal Libération qui retraçait les grandes étapes de sa vie et parlait des livres qu'elle avait jusque là publiés. J'avoue que comme beaucoup de monde je suppose, j'ai d'abord été intéressée par son histoire personnelle qui est terrible : maltraitée dans son enfance, elle assistera au meurtre de sa mère par son père avant que celui ci ne se suicide après avoir pointé son pistolet vers elle et avoir renoncé à tirer.

Le Cri du sablier raconte ce drame familial, son avant et son après mais il est bien plus que la simple narration de cette réalité. Pour moi ce livre est le récit d'une victoire, le récit d'un long chemin arpenté chaotiquement par l'auteure pour parvenir à se libérer de son histoire. Comme Chloé Delaume précise dans une interview : « le père c'est le sable, le sédiment qui ne part pas, dont on ne peut pas se débarrasser ». Et cette métaphore du sable, du minéral ponctue son livre du début à la fin. Avec distance elle décrit, raconte les épisodes de torture par son père, l'attitude de sa mère, les névroses de sa tante et de son oncle qui l'adoptent à la mort de ses parents, ses tentatives de suicide. Tout ça pourrait être très lourd, plombant et pas forcément littéraire. Mais là ôh bonheur incommensurable, le talent d'écriture de Cloé Delaume transcende tout. Elle définit ce livre comme un roman expérimental. La langue est inventive, complexe, subtile et surtout d'une musicalité incroyable. Comme le dit Cloé Delaume : « Quand je veux écrire de la prose, je fais des vers blancs » (c'est à dire des vers mais sans rime). Chaque phrase est poétique, la déconstruction de la syntaxe renouvelle la langue à chaque instant et crée des effets parfois comiques, parfois terriblement ironiques. Il y a des allers-retours permanents entre un vocabulaire par moments très soutenu et à d'autres très courant, prosaïque, décalé. De la même façon elle utilise à la fois des morceaux de comptines populaires et parallèlement des allusions à la culture ou à la mythologie classique. Tout ça donne un style à la fois dense, épuré, percutant et déroutant. Pour moi ce livre est une aventure, une fulgurance. Il faut le lire à haute voix, le scander, écouter sa musique, son chant et le savourer précieusement parce que la dernière page arrivera toujours trop tôt. C'est un livre qui vous laisse orpheline parce qu'il crée un monde où chaque mot est un bijou et où l'ensemble bien que fouillant des souvenirs bien peu luisants transforme cette histoire en une beauté littéraire et un choc comme j'en ai éprouvé peu souvent.

ninachani



Comme promis dans le n°1 de Basta, je tenais à présenter un résumé d'un article écrit par Corinne Monnet et publié dans Nouvelles Questions Féministes en 1998 et qui s'intitule « La Répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation ». Les conversations mettent en jeu des relations de pouvoir et les rôles attribués à l'un ou l'autre sexe différent.

Premier aspect : le temps de parole.

Un stéréotype qui a la vie dure est que les femmes parleraient plus que les hommes. Pourtant, cela n'a jamais pu être confirmé par une seule étude. Dès 1951 il a été mis en évidence que dans les couples hétérosexuels mariés, les hommes parlaient plus que les femmes. En réalité les femmes sont jugées bavardes non pas en comparaison des hommes mais en comparaison des femmes silencieuses. La norme n'est pas le masculin mais le silence puisque nous devrions toutes être des femmes silencieuses. Par conséquent, une femme parlant autant qu'un homme sera considérée comme parlant plus que celui-ci.

Une étude faite lors de réunions mixtes dans une faculté montre que le temps moyen de discours d'une femme se situe entre 3 et 10 secondes, celui d'un homme se situe entre 10 et 17 secondes. Autrement dit, la femme la plus bavarde a parlé moins longtemps que l'homme le plus succinct.

Dans les interactions de classe, les garçons parlent plus que les filles. Les enseignants donnent beaucoup plus d'attention aux garçons, les encouragent plus. Une étude portant sur 100 classes montre que les garçons parlent en moyenne trois fois plus que les filles. Il est huit fois plus probable que ce soient des garçons qui donnent des réponses sans demander la parole alors que les filles, pour le même comportement, sont souvent réprimandées.

Deuxième aspect : les interruptions.

L'étude porte sur des dialogues enregistrés dans

des lieux publics d'une communauté universitaire. 20 couples non mixtes (10 femme/femme et 10 homme/homme) et 11 mixtes. Les interruptions de la parole de l'autre apparaissent comme systématiques dans les dialogues mixtes (seul 1 dialogue mixte sur 11 ne comporte pas d'interruption alors que seulement 3 sur 10 en comporte en non mixité). La plupart sont dues aux hommes : dans 96% des cas ce sont les hommes qui interrompent les femmes. Il y a donc une forte dominance masculine quant aux interruptions dans les dialogues femme/homme. Le seul cas de dialogue mixte où il y a des interruptions dues à une femme se passe entre une femme assistante et un étudiant (donc la femme a un statut plus élevé que son interlocuteur).

Troisième aspect : les silences

La répartition des silences dans les dialogues non-mixtes est pratiquement symétrique alors qu'en mixité ce sont les femmes qui ont tendance à tomber dans le silence, surtout après avoir été interrompues.

Dans les dialogues mixtes étudiés, aucune femme ne s'est plainte de se faire interrompre. Quand l'homme s'est fait interrompre, il n'a pas observé de silence par la suite. En mixité les femmes font des pauses trois fois plus longues qu'en non mixité, que ce soit après une interruption ou une manque d'attention de la part de l'homme. Les hommes empiètent systématiquement sur le droit des femmes à achever leur tour de parole. Les interruptions masculines constituent des moyens de pouvoir et de contrôle à l'intention des femmes.

Troisième aspect : le choix des sujets

Par leurs interruptions, les hommes parviennent à imposer leur propre sujet aux dépens de celui des femmes. Introduire un sujet dans une conversation n'implique pas nécessairement que ce sujet sera développé. Il est nécessaire qu'il y ait un travail dans ce sens par les deux personnes. Or, en mixité les hommes imposent leurs sujets de conversation au détriment de ceux proposés par les femmes. Sur 76 sujets introduits lors de conversations analysées : 29 sont proposés par des hommes, 47 par des femmes. Mais sur ces 47 seuls 17 feront l'objet d'une réelle discussion. Pourquoi ?

Les femmes posent 2 fois et demi plus de questions que les hommes. Les hommes interrompent, montrent leur

désintéressé et posent très peu de questions. Poser une question rend la tentative d'interaction plus probable, demande une réponse de la part de l'interlocuteur. Les femmes donnent deux fois plus souvent des marques d'attention alors que les hommes montrent la plupart du temps un manque d'intérêt.

Cette attitude permanente de soutien et d'encouragement de la part des femmes a pour conséquence directe que parmi les 29 sujets introduits par les hommes, 28 sont repris et développés. Les femmes peuvent bien introduire une grande quantité de sujets, si les hommes ne leur répondent pas, les interrompent, leur font comprendre qu'ils ne sont pas intéressés, les sujets des femmes restent des propositions non retenues.

Conclusion : Les femmes fournissent tous les efforts dans la conversation et les hommes contrôlent.

Constamment les femmes luttent pour pouvoir obtenir des réponses à leurs remarques. Elles se concentrent sur le développement des sujets des hommes.

L'échec des thèmes proposés par les femmes ne peut s'expliquer par leur contenu puisqu'aucune différence notable avec les sujets proposés par les hommes n'a été relevée. Il s'explique par l'abstention des hommes dans l'échange. Les hommes bloquent et ignorent les thèmes des femmes, refusent de fournir une contribution au moment où il le faudrait pour faire avancer la discussion et se concentrent sur le développement de leurs sujets. Ainsi les hommes finissent par décider de tout dans le dialogue mixte : du sujet, de la façon de l'aborder et de l'évolution du dialogue. Ils parlent beaucoup plus longtemps que les femmes et dirigent tout l'entretien en contrôlant et influençant l'ensemble de la discussion.

Quand les femmes adoptent d'autres pratiques :

Si les femmes ne se plient pas à l'image qu'on attend d'elles, si elles s'émancipent du contrôle des hommes, elles subissent alors des sanctions. Dès le début, si elles parlent elles seront jugées bavardes. Alors qu'interrompre les femmes est une pratique normale pour les hommes, les femmes qui essaieront d'interrompre les hommes seront pénalisées. Si les femmes ne dialoguent pas comme elles doivent le faire elles sont raillées et remises en cause dans leur féminité.

Selon Nancy Henley, les comportements qui chez les hommes ont des connotations de pouvoir prennent une connotation sexuelle quand ce sont des femmes qui les adoptent. Elle pense que ceci est dû au fait que l'implication de pouvoir est inacceptable quand l'acteur est une femme et doit donc être niée. On réduit donc les attitudes de pouvoir à des attitudes de séduction afin de nier qu'une femme puisse exercer un certain pouvoir. La même chose a lieu dans la conversation, même si au lieu d'accuser les femmes d'invites sexuelles on a plutôt tendance à leur reprocher un comportement agressif et castrateur.

Le silence des femmes dans la conversation ainsi que leur exclusion de la communication conduisent à leur invisibilité dans le monde. Si la parole est déterminante dans la construction de la réalité, ceux qui contrôlent la parole contrôlent aussi la réalité.

ninachani

NINA SIMONE

IMAGES - 1964 - Nina Simone, Waring Cuney

She does not know
Her beauty,
She thinks her brown body
Has no glory.
If she could dance
Naked,
Under palm trees
And see her image in the river
She would know.
But there are no palm trees
On the street,
And dishwater gives back no images.

Elle ne sait pas
qu'elle est belle
Elle pense que son corps brun
n'a pas de splendeur.
Si elle pouvait danser
nue
Sous des palmiers
Et voir son reflet dans la rivière
Elle saurait.
Mais il n'y a pas de palmier
Dans la rue
Et l'eau de vaisselle ne renvoie pas de reflet.



J'adore Nina Simone. Pour des milliers de raisons. Parce qu'elle chante miraculeusement bien et que sa voix profonde, émotionnelle, chargée de tout ce que peut contenir une vie de femme noire aux Etats-Unis me fait pleurer quasiment à chaque fois que je l'écoute. Parce que ses compositions musicales à la croisée de toute la culture musicale américaine m'emballent : jazz, folk, blues, soul, rock, pop et classique de par sa formation. Parce que Nina Simone c'est le combat contre le racisme, l'esclavage contre la condition imposée aux Etats-Unis d'Amérique aux Noirs et contre le sexisme, la condition des femmes. Nina Simone est noire et femme et est à la croisée des discriminations de genre et de race et c'est aussi ça qui nourrit sa musique, ses textes.

Elle est née en Caroline du Nord en 1933 dans une famille pauvre. Elle a commencé à jouer du piano et à chanter à l'église. Un donateur lui a payé ses premières leçons de piano à partir de 6 ans et lors de son premier récital dans

sa ville à 10 ans, on demanda à ses parents de quitter le premier rang pour ne pas incommoder les blancs qui s'y trouvaient. En 1950 grâce à l'aide financière de certains admirateurs, elle continua son éducation musicale à la Julliard School de New-York. Elle postula pour une bourse au prestigieux institut Curtis à Philadelphie mais sa demande fut rejetée officiellement pour raisons musicales mais probablement par racisme. Elle commença alors à chanter dans les bars et devint peu à peu célèbre. Elle quitta les Etats-Unis en 1969 pour vivre dans de nombreux pays en Afrique et en Europe. Elle s'est installée dans le sud de la France en 1993 où elle est morte en 2003.

FOUR WOMEN - 1966 - écrit, composé et chanté par Nina Simone

My skin is black	Ma peau est noire
My arms are long	Mes bras sont long
My hair is wooly	Mes cheveux sont comme de la laine
My back is strong	Mon dos est solide
Strong enough to take the pain	Suffisamment solide pour supporter la douleur
It's been inflicted again and again	Qu'on lui inflige encore et encore
What do they call me	Comment est ce qu'ils m'appellent
My name is AUNT SARAH	Je m'appelle tante Sarah
My name is Aunt Sarah	Je m'appelle tante Sarah
My skin is yellow	Ma peau est jaune
My hair is long	Mes cheveux sont longs
Between two worlds	Entre deux mondes
I do belong	Je me situe
My father was rich and white	Mon père était riche et blanc
He forced my mother late one night	Il viola ma mère tard une nuit
What do they call me	Comment est ce qu'ils m'appellent
My name is SIFFRONIA	Je m'appelle Siffronia
My name is Siffronia	Je m'appelle Siffronia
My skin is tan	Ma peau est halée
My hair's alright, it's fine	Mes cheveux ça va, ils sont bien
My hips invite you	Mes hanches vous invitent
And my lips are like wine	Et mes lèvres sont comme le vin
Whose little girl am I?	de qui suis je la petite fille?
Well yours if you have some money to buy	Et bien la vôtre si vous avez de l'argent pour acheter
What do they call me	Comment est ce qu'ils m'appellent
My name is SWEET THING	Mon nom est ma douce
My name is Sweet Thing	Mon nom est ma douce
My skin is brown	Ma peau est brune
And my manner is tough	Et mon attitude est rude
I'll kill the first mother I see	Je tuerais la première mère que je vois
Cos my life has been too rough	Parce que ma vie a été trop dure
I'm awfully bitter these days	Je suis terriblement amère maintenant
because my parents were slaves	parce que mes parents étaient des esclaves
What do they call me	Comment est ce qu'ils m'appellent
My name is PEACHES	Je m'appelle PEACHES

Dans les années 60, Nina Simone a pris position pour les Black Panthers. Pendant les premières années de sa carrière, elle ne chantait pas de chanson politique mais essentiellement des chansons d'amour. Son implication politique grandit peu à peu et en 1963, après l'attentat raciste dans l'église de Birmingham en Alabama qui tua 4 petites filles noires et l'acquittement du blanc arrêté, elle écrivit Mississippi Goddam (une de mes chansons préférées, je pense) qui fut censurée par de nombreuses radios. De nombreuses autres suivront (ex : «Strange fruit» ou «Young, gifted and black» ...)

Nina Simone s'est fait spolier artistiquement et économiquement par ses labels et a eu une vie amoureuse malheureuse. Elle représente pour moi le combat, la création envers et contre tout, l'intégrité politique et l'honnêteté artistique. Elle était l'énergie brute, intense, la complexité, l'analyse, la révolte et le «funk» au sens où Toni Morrison en parle dans «The Bluest Eye». Pour moi, Toni Morrison est d'ailleurs indéniablement liée à Nina Simone mais j'en reparlerai plus précisément ultérieurement quand j'écrirai sur Toni Morrison. «Four Women» fut censurée parce que ce morceau aurait été «insultant pour les gens de couleur» : quel prétexte fallacieux! Ce morceau est l'expression de l'oppression de la femme noire parce qu'elle est noire et que nous vivons dans une société raciste et parce qu'elle est femme et que nous vivons dans une société sexiste. Tout y est : l'intégration par les femmes noires de l'esthétique dominante (qu'on retrouve dans «Images» à la page précédente), l'auto-dévalorisation, l'inégalité de traitement selon la clarté plus ou moins prononcée de la peau, l'oppression sexiste des femmes et leur solitude face à leur condition, l'exploitation sexuelle, la domination économique, l'esclavage.